

ŒDIPE ET ORESTE, PASSAGE DE L'INTERDIT À L'IMPOSSIBLE

Michèle Gastambide & Jean-Pierre Lebrun¹

E. O. - Bien, on va passer alors si vous le voulez bien à la dernière partie de cette journée de travail où nous allons discuter de ce livre que moi j'ai lu avec beaucoup d'intérêt, qui vient de sortir, écrit par Michèle Gastambide et Jean-Pierre Lebrun : *Oreste, face cachée d'Œdipe*. Alors Martine Lerude et Jean-Jacques Tyszler seront les discutants de cette présentation. Je trouve que ça va bien à la fin de cette journée, parce que je suis quand même resté comme ça un peu sur l'exposé de M. Jean-Louis Renchon qui d'une certaine façon, enfin moi c'est comme ça que je l'ai entendu, se pose la question, me semble t-il, d'une façon assez radicale, de la fin du droit, enfin est-ce que le droit peut rester le droit si il n'est plus instituant ? C'est comme ça que je l'ai entendu. Et par contre, avec *Oreste*, on va peut-être revenir fort en arrière, justement à un moment de fondation du droit. Voilà. Jean-Pierre va introduire le livre pour ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de le lire et puis on passera à la discussion.

Jean-Pierre Lebrun - Comme le dit Michèle, c'est pas sûr qu'on va revenir en arrière, on va peut être quand même progresser. Alors deux trois mots simplement, au fond, en écoutant et en me demandant comment j'allais présenter cet ouvrage qui a été fait en discussion avec Michèle Gastambide, je me disais : au fond si on n'était pas emporté,

¹ Débat au départ du livre qu'ils ont écrit ensemble « *Oreste, face cachée de l'Œdipe. Actualité du matricide* ». Ed. Erès.

si on n'était pas excité, si on n'était pas surexcité, on se poserait la question très simplement et on se poserait la question suivante : « Depuis la nuit des temps nos ancêtres semblent avoir inventé des fictions qui leurs ont permis de mettre en place et de transmettre ce que parler implique ». La question d'aujourd'hui, ça me semblerait tout simplement aujourd'hui : « Est-on toujours la hauteur de ce qu'exige le statut de *parlêtre* ? »

J'aime bien cette formule que j'ai mise en exergue dans cette collection chez Éres qui est cette phrase de Lacan qui serait de la « Note italienne »² : *Le savoir par Freud désigné de l'inconscient, c'est ce qu'invente l'humus humain pour sa pérennité d'une génération à l'autre*. On pourrait donc se poser cette question et elle pourrait nous servir de repère à partir duquel on pourrait en toute simplicité à la fois prendre en compte les changements qui ne peuvent aller de pair avec la modification extrêmement profonde du vivre ensemble et du lien social aujourd'hui, et en même temps on pourrait s'autoriser un jugement qui, après discussion et échange et toujours soumis à l'éternelle remise en question évidemment, mais on pourrait se permettre de juger certaines évolutions comme celles que Jean Louis Renchon a amenée ou encore d'autres comme Sylvie Cadolle a amenées ce matin, ça nous permettrait d'y voir clair. Mais figurez-vous qu'il n'est pas sûr que ça soit possible actuellement, tellement on voit bien qu'on est emporté par le fait même du changement dans lequel nous sommes pris; c'est vraiment difficile de ne pas être taxé de nostalgique et, pire, de réactionnaire si on se demande si quand même avant ils n'avaient pas compris certaines choses, ou bien de se voir de la même façon taxé de réactionnaire si on a le malheur de demander si ce qu'on nous présente comme un progrès est vraiment un progrès. Et en même temps, ça nous oblitère sans aucun doute les difficultés, auxquelles nous sommes confrontés, de repérage, par exemple pour le dire rapidement et c'est un peu l'enjeu de ce livre, de ce que l'interdit n'a jamais été qu'une façon de masquer l'impossibilité à laquelle nous sommes contraints de par ce statut de *parlêtre*. Et pourtant, du coup, une série de questions se posent, on n'en a déjà entendu pas mal aujourd'hui je trouve : « Est-ce que l'œdipe est périmé ? », tout le schéma de l'Œdipe est à critiquer avait repris dans son introduction Angela, qui se demandait si le primat du phallus était toujours de mise et mon voisin de gauche, Géry Paternotte, qui demandait : « Les analystes ne sont-ils pas prisonniers du père ? ».

2 J. Lacan, *Autres écrits*, p. 307, Seuil

Alors, il me semble que les analystes n'ont pas à se sentir prisonniers du père simplement parce que ce n'est pas du père qu'ils sont contraints, c'est par le langage, c'est au langage qu'ils doivent s'approprier, c'est à cause du langage qu'il doivent s'approprier ce que parler implique et le langage rien que lui tout seul met déjà fin à l'idée de la société transparente. Ce n'est pas pour ça qu'il ne peut pas être aidé par un père pour avoir accès à ce que le langage implique, ça c'est l'autre question. Mais quand ce père n'est pas là, ou quand il n'est plus là ou quand il est en train de se demander ce qu'il doit être, ou que sais-je, comme on en entend quand même parler depuis ces dix dernières années dans les présentations, la question se pose de savoir si effectivement il ne serait pas d'autant plus intéressant de voir si l'interdit œdipien, devenu peut-être périmé, peut-être bien qu'il a été interdit par l'interdiction d'interdire par exemple, qui a sévi pendant un certain temps. Mais au fond cet interdit, même s'il est périmé, n'empêche pas l'impossible auquel il faut bien donner sa place et, de ce côté-là on arrive au constat du coup que cela reste toujours effectivement le point sur lequel on bute, à savoir qu'il y a là une incompatibilité entre, comme on le dit dans la quatrième de couverture, la jouissance incestueuse et ce qu'exige le statut de parlêtre qu'on appelle l'humanisation.

Alors, c'était peut-être pour ça que c'était intéressant et que nous nous sommes rencontrés Michèle Gastambide et moi. Michèle Gastambide surtout par la connaissance qu'elle a et le travail qu'elle a fait sur l'Orestie et la tragédie grecque, moi-même par la question que je viens de vous rappeler ici, et que j'essaye d'agiter comme je peux pour essayer de retrouver mon latin. Eh bien !, nous nous sommes retrouvés au chevet d'un texte des plus anciens, qui était l'Orestie, qui précédait Œdipe, et qui mettait un personnage justement en scène, celui d'Oreste, qui n'a pas de père sur lequel il peut compter, puisque sa mère l'a trucidé et que Clytemnestre s'est débarrassée d'Agamemnon et qui, quand même, doit en arriver du coup à mettre la barre sur l'Autre maternel, sans l'appui de quiconque, ce qui comme je le rappelais tout à l'heure, demande toujours et exige toujours d'être fait. Donc la question devient alors : « Mais comment il s'y est pris Oreste ? » Et si Oreste s'y est pris comme ça, peut-être bien qu'il a une petite lumière ou des choses à nous dire pour nous éclairer sur ce qui pourrait nous être utile dans la clinique actuelle où bien souvent le trajet n'est plus celui, comme tel, d'Œdipe, mais plutôt de cet Oreste en puissance, ce qui renvoyait d'ailleurs à la pratique clinique très concrète de l'un ou l'autre cas que Michèle a rapporté dans d'un livre qui est paru il y a douze ou dix ans, je crois,

et qui était resté à mon avis un peu inaperçu alors qu'il était en fait tout à fait intéressant de le suivre à la trace. Je te laisse la parole pour un peu parler de l'Orestie.

Michèle Gastambide - Un peu parler de l'Orestie... un peu ? C'est difficile parce que c'est un véritable monument. D'abord, ce que je voudrais dire par rapport à Œdipe ou Oreste, c'est qu'ils sont tout à fait contemporains en fait. Si l'Orestie précède de 50 ans, en Grèce antique, l'écriture d'Œdipe par Eschyle, la tragédie d'Oreste est reprise après 50 années encore par Euripide et par Sophocle. Donc pour moi ils sont tout à fait contemporains, et l'un n'exclut pas l'autre et je crois que c'est important pour la clinique actuelle, qu'ils coexistent. Résumer l'Orestie ici, comme je vous le disais, c'est quasiment impossible, tout y est essentiel. En fait je n'ai pas choisi de travailler la problématique d'Oreste comme ça, ça m'est arrivé par la clinique, j'y ai été précipitée, dans la question du matricide, par un enfant qui me l'a jouée de façon tout à fait étonnante ; je dois dire que je me suis trouvée après ces quelques séances dans le Réel en plein, c'est à dire ayant perdu tous mes repères. La théorie psychanalytique - ce que j'en connaissais tout au moins - ne pouvait pas m'aider, car rien n'y évoquait cette question du matricide. J'ai cherché un peu partout des références pour sortir de mon angoisse . Je pense que ce trajet, qui va du Réel au Symbolique, dont on parle dans le livre, c'est à peu près ce que j'ai dû expérimenter pour m'arracher à l'effroi et parvenir à en théoriser quelque chose. Dans ce trajet j'ai d'abord rencontré l'Orestie qui pose clairement cette question du matricide, que je ne trouvais évoquée nulle part ailleurs. Même si, après coup, je peux dire qu'elle existe dans certains autres textes, mais presque toujours masquée ; et quand j'en parlais à des psychanalystes, des collègues, espérant leur concours, c'était un petit peu la fuite généralisée : «Oh, les mythes c'est pas intéressant ! » etc. Ce dont il s'agit c'est de traverser cette question de l'Orestie, le trou duquel ce discours tragique a surgi, pour moi ça été... La première fois que je l'ai perçu ce gouffre, c'est dans l'hésitation d'Oreste : Oreste est mandaté par la justice de l'époque pour tuer sa mère parce qu'elle a tué son père. Quelque part, comme me disait l'enfant, elle a trahi Oreste et ses sœurs en les privant de leur père. Pour venger celui-ci la loi circulaire de l'époque enjoint à Oreste de tuer sa mère. Evidement il hésite, ce n'est quand même pas un acte simple et il hésite, il est un peu comme Hamlet . Cette injonction par les pères, la tradition de l'époque et la loi par la vengeance, ne lui suffit pas pour surmonter cette hésitation. Alors ? En fait, ce qui tout d'un coup le précipite dans l'acte, c'est une rencontre avec sa mère, mais pas avec sa mère en chair et en os, avec un rêve qu'elle a fait et qui lui est raconté. Et ce rêve

est prémonitoire d'une certaine façon puisque dans le rêve Clytemnestre, donc la mère d'Oreste, il apparaît qu'un serpent qui est sorti de son sein, qu'elle a langé et nourri, vient la mordre en même temps qu'il tète le lait, et fait jaillir du sang. Au moment où Oreste entend ce rêve raconté par les servantes de sa mère, sa mère n'étant pas présente, il y a une rencontre qui se fait là entre le fils et le rêve de sa mère. Immédiatement il se reconnaît dans ce serpent et passe à l'acte. Donc ce qui m'a semblé être ici très important c'est que si Clytemnestre fait ce rêve, c'est que quelque part est inscrite en elle la loi de l'humanisation, qui est que les fils doivent « tuer » leur mère pour avoir accès au trône du père. Et donc c'est à partir de cette loi d'humanisation, « portée par la mère », comme je l'ai appelée dans le livre, que Oreste peut entendre la loi institutée, celle des pères, qui lui était signifiée de tous temps. C'est donc ces deux types de lois qui se rencontrent dans l'Orestie et qui, pour moi, ont été le fil le plus important à suivre. Oui, parce qu'en fait, dans cet itinéraire qui va du Réel au Symbolique, je ne suis pas encore arrivée au nœud, et j'attends beaucoup de votre part pour m'aider à y arriver.

Jean-Pierre Lebrun - Oui, j'ajouterais simplement un tout petit quelque chose par rapport à ce que Jean-Louis Renchon a déjà évoqué ce matin, c'est que c'est cette tragédie est considérée, entre autres, par le philosophe et juriste François Ost, et d'autres aussi, comme étant la tragédie de la naissance de la justice, de la naissance du droit. C'est également à cause de son histoire, le moment de la naissance de la démocratie, en tout cas de la démocratie telle qu'elle était pratiquée en Grèce, qui contrairement à ce qu'on pense est surtout un vivre ensemble organisé par les lois de la parole, c'est ça que ça veut dire, la démocratie, c'est pas pour autant, comme vous le savez, que tous les Grecs étaient des démocrates, et une troisième chose c'est que c'est bien ce qui termine la pièce, d'insister sur le fait que Zeus et les lois de la parole ont triomphé. Donc ça me semble d'autant plus proche des questions que nous nous posons aujourd'hui à savoir qu'est-ce que c'est cette démocratie à laquelle nous tenons beaucoup mais qu'il ne faudrait peut-être pas confondre avec un système uniquement égalitaire, ou égalitariste.

Michèle Gastambide - Oui, les lois de la parole ont triomphé par l'union justement de la loi symbolique et de cette loi venue du réel portée par la mère, donc ce n'est pas dans une opposition de l'une à l'autre, c'est pas l'une ou l'autre, c'est les deux ensemble.

E. O. - Bien, après cette introduction par Michèle et Jean-Pierre, je passe la parole à Martine de façon à ce qu'elle relance notre questionnement.

Martine Lerude - Moi, j'ai été tout à fait intéressée par ce livre, puisqu'en suivant l'Orestie que je n'avais jamais lue, je dois bien avouer que je l'ai lue grâce à vous, effectivement on voit comment Jean-Pierre peut dérouler ses thèses qui nous sont familières, et comment effectivement vous faites ce parallèle entre les ravages produits par cette famille que tu appelles « bi-mono-parentale » Jean Pierre, et puis effectivement cette lecture subtile de la tragédie. Mais la tragédie, vous la prenez à son terme, c'est à dire au moment où « *Oreste tue sa mère qui l'avait privé de son père* ». Alors là aussitôt je monte au créneau, je monte au créneau parce que j'ai lu le livre grâce à eux ; or on est dans l'oubli du départ, c'est à dire que si Agamemnon, le roi, n'est plus là, c'est parce qu'il est parti guerroyer avec son frère Ménélas pour aller récupérer la belle Hélène ; il est absent du fait du jeu de la guerre, il n'est déjà plus là depuis longtemps. Il a tué sa fille Iphigénie, qui est aussi la fille de Clytemnestre, c'est à dire que les drames qui ont précédé et l'enchaînement qui vont l'amener à ce terme, qui est effectivement le meurtre de la mère par Oreste, c'est justement ces pages-là que vous n'avez pas commentées, et j'en ai eu une grande surprise !

Qu'est-ce que nous dit le texte dans ses premières pages ? Tout de suite la question est posée concernant le nom et le nom de Zeus, « *Zeus qui le connaît ?* » demande Calchas, celui qui va lire dans les augures, « *Zeus qui le connaît, qui peut dire son véritable nom ?* » répète-t-il. « *Moi je l'appelle Zeus, si il l'accepte* ». Et Calchas va donc passer en revue les différents noms de dieux.

Agamemnon, rappelons-le, est parti dans cette guerre de Troie pendant de nombreuses années ! C'est pas parce qu'elle l'a chassé qu'il n'est pas là ; et elle, du fait de son absence a du tenir une position particulière. Voilà ce que dit le chœur : « *Elle est ce qui reste du pouvoir royal qui protège Argos* ». Alors, avant d'aller je dirais, mettre avec ce mot « *matricide* » la mère comme l'objet d'où viennent tous les maux, eh bien ! il faut reconnaître qu'elle est ce qui reste parce que les hommes sont partis, parce qu'il y a là effectivement une histoire englobante qui fait qu'elle n'a pas eu le choix, et ça, peut-être qu'on l'oublie. Il arrive, pour des raisons de circonstance, que certaines femmes se trouvent effectivement « *être ce qui reste du pouvoir royal* », c'est-à-dire du pouvoir qui pouvait effectivement être tenu par un homme, et elles vont devoir tenir cette place-là

bien malgré elles. C'est aussi vrai dans notre clinique. Écoutons encore ce que dit le coryphée tout au début de la pièce quand il s'adresse à Clytemnestre. Elle dit : « *C'est une femme qui parle* », et le coryphée lui répond : « *Tu parles comme un homme, avec sagesse* », au moment où elle est en train d'attendre la victoire de la flotte.

Pourquoi dis-je cela ? Parce qu'effectivement ce mot de «*matricide*» me gêne, il me gêne que l'on réduise l'Orestie au meurtre final commis par Oreste, alors que cette tragédie se déroule dans différents temps : au début les hommes sont partis, sont absents, il n'y a plus que les femmes et les vieillards. Ce fut aussi la situation après la guerre de 14 dans notre Europe ravagée par la barbarie, cette Europe qu'on croyait être l'Europe de la grande culture, qui fut l'Europe de la plus grande barbarie ! Alors, je trouve qu'il y a là des ravages effectivement sur la subjectivité, mais que ces ravages sont aussi en prise avec l'Histoire, avec le social, qui déterminent la place des hommes ; et la place des hommes ne tient pas seulement à ce que les femmes prennent le pouvoir.

Ce qu'il y a de passionnant dans votre ouvrage, c'est que vous essayiez de repérer comment la subjectivation peut s'organiser quand la violence tient le devant de la scène, et c'est pour ça que je préfère ce terme de « violence destructrice » plutôt que celui de matricide ; car cette violence dans laquelle des enfants sont coincés ne s'adresse pas seulement à la personne de la mère, mais elle s'adresse aussi à tous, c'est-à-dire qu'ils sont dans des positions de violence généralisée qui va bien au delà de la mère. J'entends Jean-Marie Forget qui dit « Oui ! » Nous avons tous les deux l'expérience de présentations de malades dans un service d'adolescents, où nous avons rencontré des adolescents qui n'ont que la violence comme moyen d'adresse à quiconque. Comment ont-ils été pris ? Alors vous faites référence au texte de Jenny Aubry, que nous avons beaucoup travaillé, grâce à toi Jean-Pierre, comment ont-ils été pris ? Est-ce qu'ils ont été pris comme objet du fantasme maternel ? Est-ce qu'ils ont été pris comme phallus de la mère ? Eh bien ! ils sont pris dans une alternance imprévisible qui les tient soit en position de phallus, soit en position de réaliser le fantasme maternel, c'est-à-dire d'être au plus intime de la mère, sans qu'il y ait de dialectique possible dans ces deux places et sans qu'il y ait la moindre restriction de jouissance qui leur permette... Quoi ? D'entrer dans le champ social et de se compter « un » parmi d'autres. Je trouve qu'effectivement ces questions de violence, telles qu'elles peuvent se poser aujourd'hui, vont bien au-delà de la question de la mère, bien au-delà, parce que ces mères dont vous parlez, elles ne sont pas enfermées avec leurs enfants en ayant simplement

leur enfant, ça peut arriver, elles sont aussi prises dans le champ social, elles vont travailler, elles vont gagner de l'argent, elles ont peut-être une vie amoureuse, des amis, il y a quelque chose d'une dialectique qui, heureusement, fait que l'enfant n'est pas complètement soumis au pur caprice maternel avec, comme seule issue, ce matricide ; tout ça c'est dans une articulation qui met en jeu tout le champ social, l'histoire englobante, l'Histoire avec un grand « H », et que ça me paraît difficile de prendre seulement la tragédie d'Eschyle par son terme, c'est à dire par rapport au meurtre de la mère, alors que c'est le terme d'une série de drames qui s'enchaînent les uns aux autres, et c'est une conclusion. Mais on ne peut pas faire, si on suit la tragédie, l'impasse de son déroulement.

Voilà, les quelques remarques que je voulais faire.

Jean-Pierre Lebrun - Merci Martine de ta lecture toujours rebondissante. Donc c'est bien à cet égard-là, il n'empêche qu'il y a deux choses qui m'embarrassent beaucoup dans ce que tu dis, enfin une surtout. C'est que quand tu parles, tu fais toi-même le lien entre... Nous avons eu à Namur une présentation de ce livre avec un professeur de littérature et d'histoire grecque, Patrick Marchetti, qui était très intéressante parce qu'il disait qu'effectivement c'était le statut des hommes à cette époque-là, c'était la guerre. Autrement dit, tu parles de la guerre de 14, moi je trouve qu'il n'est pas difficile non plus de penser que les hommes étaient absents, alors qu'on sait que même morts ils avaient leur photo sur la cheminée. Donc, autrement dit, pour moi, mélanger la place du père qui dans une structure symbolique sociale a la charge de la guerre, ou précisément qu'après cette grande guerre de 14/18 il n'y a plus de pères pour ces raisons là, n'est absolument pas comparable avec ce qui se passe aujourd'hui quant à ce qu'il en est du père. Je trouve que ce n'est pas la même chose car, justement, la dialectique réelle, imaginaire, symbolique continue à fonctionner. Or ici c'est ça qui est touché. En tout cas ne jamais parler de famille monoparentale dans le cas de quelqu'un qui a été orphelin après la guerre 14/18 !

Martine Lerude - Le désarroi de la première guerre ... !

Jean-Pierre Lebrun - Attends, laisse-moi terminer ! Le nouage de cette histoire oui, mais alors il faut savoir de quelle histoire on parle, parce que l'histoire dont on parle c'est celle dont Jean-Louis Renchon nous a parlé depuis vingt ans, c'est une histoire très récente où justement on n'est plus en guerre. On ferait bien d'ailleurs de s'interroger sur l'inverse : quel est le poids du fait que les hommes aujourd'hui ne vont plus en guerre ? Quel est le poids là-dessus, quelle

est l'incidence sur leur fonction, sur leur capacité à tenir une place ? Donc, je suis tout à fait d'accord avec ta manière de rebondir que je trouve bien utile de nous rappeler ce que nous n'avons pas lu ou pas assez lu, mais en même temps je trouve que tu ouvres une autre question, tout à fait intéressante d'ailleurs : c'est de savoir de quelle histoire il s'agit. Deuxièmement, un petit point, ce n'est pas de la mère dont il s'agit, pour moi je pense bien que c'est mis, se déprendre du maternel, il ne faut pas confondre le maternel et la mère, parce que le maternel, ça, c'est quelque chose qui est tout à fait bien souvent pris en charge par le père justement, donc c'est tout à fait différent. Voilà.

Michèle Gastambide - Je pense que Clytemnestre est une des figures possibles du maternel dans cette histoire, c'est pas une mère, c'est pas La mère. Pour le terme de matricide, il figure dans Euripide, il est même une des nominations d'Oreste, donc c'est un terme qui existe au moins depuis 450 avant J. C. Si il existe, peut-être qu'il faut quand même aussi se pencher pour savoir ce qu'il veut dire. Après sur ce qu'on n'a pas lu au début, c'est vrai, mais la question que je me posais et que je n'ai pas traitée à ce moment-là : c'est pourquoi Agamemnon va faire la guerre ? Dans la mesure, oui, où il est inscrit comme tel par la société de son temps, mais c'est aussi sa jouissance à lui, rien ne l'obligeait, sinon l'insistance de son frère à aller récupérer la belle Hélène qui était sa belle-sœur. Après, le meurtre d'Iphigénie, c'est une question aussi parce que c'est un meurtre rituel, c'est pas un assassinat pur et simple, comme Clytemnestre sur Agamemnon. Ensuite, sur la photo d'Agamemnon, elle n'y était pas parce que Clytemnestre avait un amant à la place d'Agamemnon. Dans le lit de la mère la place était occupée par un autre qui n'était pas à la guerre, lui.

Martine Lerude - Bien sûr, mais c'était cet enchaînement-là qui manquait, vous arrivez directement au terme de la tragédie, et il manquait un enchaînement précédent, et je trouve passionnant, effectivement, la jouissance des hommes qui peuvent laisser des femmes à devoir tenir ce qui reste du royaume.

Michèle Gastambide - Oui, et aussi la place à leur jouissance à elles.

Jean-Jacques Tyszler - Moi j'ai beaucoup aimé ce travail au moins pour un raison essentielle, c'est que, actuellement j'essaye de comprendre avec Lacan, et ce n'est pas simple, comment il fait pour nous proposer ce passage qui est complexe du mythos vers le logos. Et donc, j'ai trouvé que ce livre, qui est très bien écrit et dont la thèse est extraordinairement bien explicitée,

ce qui fait qu'on peut s'y butter, on peut lutter avec un livre comme ça. J'ai trouvé que c'était pile en quelque sorte dans les préoccupations et je dirais même les préoccupations du nécessaire renouvellement, un renouvellement de la psychanalyse aujourd'hui dans son discours et dans son adresse. Et donc j'y reviendrai dans trois minutes, je voulais d'abord vous faire deux ou trois commentaires.

La thèse, elle est audacieuse et angoissante ; un train en cache toujours un autre, un meurtre en appelle un autre. Double parricide. D'un certain point de vue en clinique, c'est pas faux. Vous remarquerez qu'un passage à l'acte entraîne toujours un passage à l'acte, en tout cas ça ouvre des questions ! Mais laissons ça de côté.

Il y a le débat que vous aviez et qui mériterait effectivement une mise au point, qui est cette clinique moderne du huis clos mère/enfant sur lequel vous vous appuyez beaucoup, malgré les réserves de Martine. De l'expérience qui commence à s'accumuler des 8/10 ans passé au CMPP³, petit à petit j'ai cette même angoisse de ce huis-clos, même si les mères vont dans des lieux sociaux. Mais il y a la force de quelque chose qui est très destructeur dans ce huis-clos, je trouve ça assez juste cliniquement, peut-être qu'on manque de mots pour bien le raconter mais ça me paraît toucher un réel de la clinique moderne qui me paraît très intéressant. Alors, je vous donne ça très latéralement, je me demande si vous ne gagneriez pas, mais entendez ça simplement comme une proposition de travail si vous avez à poursuivre sur ce terrain, à aller vérifier en particulier chez Mélanie Klein qui parle énormément de la marche de la destructivité vers l'incomplétude, vers la dépression dit-elle, mais qui est la position d'incomplétude du vivant. Ça limite, ça marque par l'impossible justement, il y a semble-t-il d'après les collègues un peu spécialisés que j'ai interrogés, il n'y pas chez Mélanie Klein comme tel une définition du préœdipien, ça ne lui est pas nécessaire, elle n'en a pas besoin, elle a une lecture différentielle de l'œdipien. Ce qui me paraît très important pour nous, puisque Lacan cherchera toujours à dire autrement l'œdipe. Quand il dit : « *Moi j'en ai marre d'Œdipe, j'appelle ça : le nom-du-père* ». C'est une manière d'y apporter une marque différentielle. Enfin vous voyez, c'est un éclairage autre, mais ce serait intéressant qu'il y ait un débat tendu avec les collègues qui s'occupent de la clinique de l'enfant à partir de la fondatrice quand même de la psychanalyse de l'enfant qui n'est donc pas Anna Freud mais Mélanie Klein comme vous le savez.

3 Centre Médico-Psycho-Pédagogique

Je reviens à la question qui m'a beaucoup plu : c'est le moment pour nous que propose Lacan qui est une autre définition du structuralisme en psychanalyse, c'est-à-dire que c'est un moment où Lacan dit : « *Je ne peux pas rester simplement dans le couple aliénation/ séparation* ». Aliénation à l'ordre du langage, séparation de l'objet au départ ambocepteur qui est partagé avec l'autre et qui ensuite doit être spécifié. Dans ce structuralisme qu'il doit effectivement à Freud, la logique de la coupure, l'agent séparateur c'est toujours le père. C'est emprunté à la question de Freud ça, et comme vous le savez, il y a un moment où Lacan à l'évidence, dans les travaux sur la topologie qu'on mène aujourd'hui, est à la recherche d'un autre appui, ce n'est plus celui-là. Alors, pourquoi ?

Qu'est-ce qui fait difficulté pour Lacan dans son retour et en même temps dans son effort pour lire et actualiser Freud. Vous avez dit tout à l'heure, le mythe, mais certains n'ont pas voulu l'accepter parce que c'est un mythe. Alors, quelle est la difficulté d'un mythe ? Moi je dirais cela comme ça, mais c'est une thèse qui peut être controversée, je dirais que le mythe est une façon de dire un réel effectivement autrement irréprésentable, mais son paradoxe, pour nous, c'est qu'un mythe, vous ne passez pas directement du Réel au Symbolique, ça c'est dans votre tête, ce n'est pas vraiment possible de passer du Réel au Symbolique, il charrie avec lui toute la puissance de l'imaginaire qui est convoqué et qui va s'imposer comme simplification de ce Réel en jeu. C'est ça qui est formidable, qui pose un problème dans la transmission par le mythe, en particulier à nouveau par notre goût du sacrifice, c'est évident.

Vous avez beau faire, ce qui va rester dans l'inconscient c'est la nécessité de ce sacrifice. Et moi ça m'a toujours passionné de savoir pourquoi aussi longtemps plus tard on parlait toujours du sacrifice d'Abraham plutôt que de dire la ligature telle que c'est écrit littéralement. Parce que nous aimons dire : il faut en passer par ce sacrifice. Et donc je crois, vous voyez, que c'est à cause de ce problème de réduction de ce Réel à l'Imaginaire, me semble-il, que Lacan va chercher là dans les moments où nous sommes dans l'étude du séminaire, vers autre chose. Alors c'est quoi ?

Ça nous paraît peut-être effectivement difficile à expliquer avec simplicité. Lacan semblait chercher une logique qui n'était pas une logique sacrificielle, mais qui semblait être ce qu'on pourrait appeler une logique du tiraillement entre des forces antagonistes, inégales et combinées, et donc il les nomme, c'est-à-dire qu'il va nommer des intersections de jouissance, c'est-à-dire qu'il

donne des noms à ces forces inégales et combinées, paradoxales et contradictoires. Il va dire jouissance phallique, jouissance autre, jouissance du sens.

Et donc moi j'en suis là, c'est-à-dire avec cet intérêt, si je ne m'appuie plus de force sur l'écriture univoque du mythe d'Œdipe, si je ne souhaite pas aller chercher tout autre mythe, est-ce que l'appui sur la nomination de ces intersections est pour la pratique de la psychanalyse quelque chose qui est valide, qu'on peut valider cliniquement ?

Vous voyez c'est à ça que ça m'a fait réfléchir. Je ne dis pas, alors attention, que ça s'impose tout d'un coup comme une évidence, loin de là. On est effectivement à douter en permanence de savoir si ce nouveau structuralisme-là, qu'on organise, peut à ce point en quelque sorte se dire.

Alors je dirais juste une difficulté pour finir : est-ce que ça peut se dire autrement que sous une forme ésotérique, en petits cercles de spécialistes auquel c'est souvent confiné ? C'est une vraie question. Ce qui fait que souvent nous sommes obligés d'aller chercher d'autres appuis plus imaginaires pour dire la même chose. Mais néanmoins il faut, avant de fermer la question, la garder ouverte. A l'évidence c'était le vœu de Lacan, ce que j'ai résumé par ce passage du mythos vers le logos, et actuellement moi ça m'inspire. Donc merci pour ce travail qui en donne toute l'épaisseur et avec lequel on peut lutter, c'est un livre avec lequel on peut lutter, c'est très important. Voilà.

Jean-Pierre Lebrun - Juste deux mots Jean-Jacques, dans ce que tu dis qui m'intéresse beaucoup : le premier c'est que je te remercie pour la question du repérage clinique du huis-clos et de sa dimension destructrice parce que je le crois en effet. Et aussi pour la référence à Mélanie Klein sur laquelle on n'a pas travaillé, mais enfin c'est tout à fait une invitation, d'autant plus que son dernier texte est sur l'Orestie, avant de mourir, qui est juste sur l'Orestie. De t'avoir rendu sensible à l'importance de ce huis-clos, moi ça me satisfait déjà beaucoup, mais c'est un point de vue personnel.

Mais l'autre chose que je trouve importante dans ce que tu dis, je suis tout à fait d'accord que (ça me parle cliniquement ça) de prendre le biais par l'Imaginaire, ça charrie avec soi d'emblée cette dimension sacrificielle qui justement alors nous retourne du côté du père, tout ce qu'on veut, et pas du côté de la structure qui impose les choses. Ça me semble être une clinique très précise, y compris dans la perception parfois de certaines de mes interventions cliniques où, dans l'après-coup, je me suis dit : ça a loupé ou ça n'a pas été entendu uniquement parce que c'était trop du côté de : « *Il faut que vous y renonciez !* ». Donc je

trouve que ce que tu dis est très pertinent. Mais, je ne suis pas sûr qu'on puisse effectivement nettoyer la chose tout de suite. Donc la question est plutôt, avec ce repérage que tu donnes là, peut-être d'aller plus loin dans la manière de consentir à l'imaginariser pour pouvoir le désimaginariser. Voilà je trouve qu'il y a les deux, parce que si on vise tout de suite le non-imaginaire, on est encore plus dans l'imaginaire. Je suis donc content, l'Orestie pour moi ça m'a permis de donner de la couleur à quelque chose, ce qui permet du coup de le décolorer si l'on veut, de l'épurer, alors que sinon je n'arrivais pas à le percevoir.

G. - Je voulais vous demander, est-ce qu'il y aurait quelque chose à dire du fait que Lacan reprend dans un de ses séminaires, du fait qu'Oreste était le fils préféré de Clytemnestre, c'est rapporté par Iphigénie, et que c'était celui qu'elle a laissé tomber, cet enfant préféré, cet enfant favori, est-ce que ça aurait un intérêt de reprendre ça.

Michèle Gastambide - Je pense qu'Oreste est le seul fils qu'elle avait avec Agamemnon, donc son fils préféré, ça ne peut être que celui-là. Alors par rapport à ses filles dont on parle peu, sauf à vouloir justifier l'assassinat d'Agamemnon par une vengeance pour le meurtre d'Iphigénie qu'il aurait pratiqué, on n'en sait pas grand-chose. Bon, sa haine avec Électre, mais la question d'Électre est une autre question que la question d'Oreste. Pourtant elle est là tout le temps à interroger : pourquoi Électre ne tue pas sa mère ? C'est une question dont je n'ai pas la réponse, encore, sinon à imaginer que c'est parce qu'elles participent toutes les deux du féminin et que comme telles elles transportent déjà la question de l'Autre comme absent.

J. W. - Je voulais juste faire une remarque par rapport à un propos que j'avais entendu ce matin : il n'y a plus de guerre, et ce que tu as dit tout à l'heure Jean-Pierre : les hommes ne font plus la guerre actuellement. Et je me dis, mais de quelle place nous nous posons, de quelle place nous nous situons pour pouvoir énoncer quelque chose qui me paraît tout-à-fait surprenant : que les hommes ne font plus la guerre ! Il faut quand même porter un regard sur ce qui se passe dans le monde, non, mais nous parlons de l'humanité...

Jean-Pierre Lebrun - Oui mais les africains n'ont pas les problèmes d'homoparentalité que nous avons non plus.

J. W. - Écoute !, je pense qu'il ne faut pas se précipiter, mais ce que je voulais dire c'est que nous sommes concernés aussi par ces hommes africains qui arrivent en Europe et dont on ne peut pas dire qu'ils ne font pas la guerre.

Jean-Pierre Lebrun - Je ne sais pas si c'est vraiment un sacrilège de repérer ce que tout le monde dit, ce qui se fait depuis trois générations : que le service militaire est supprimé depuis très récemment...

J. W. - Mais les hommes font la guerre, les européens continuent de faire la guerre, tu le sais.

M.J. - Oui j'ai trouvé l'exposé de votre travail tout-à-fait intéressant et passionnant et je vous en remercie. Et dans l'essai qui est le vôtre, d'éclairer donc la dimension structurale de cette question, je me disais : est-ce qu'on aurait pas intérêt à lire justement ce qui déplace Oreste, ce qui l'amène à poser son acte, dans les termes du temps logique. Parce qu'on le sait que le temps logique justement est celui qui tente de rendre compte de la question de l'acte, dans un moment de conclure, et que celui-ci relève donc d'un tissage peut-on dire, dont un des temps essentiels est la prise en compte d'une certaine commune mesure. Et là vous insistez beaucoup dans votre livre, dans votre propos, sur ce que justement, pour Oreste, il revient dans le rêve de sa mère qui lui est raconté. Et c'est à partir du moment où ce rêve lui est donc raconté, la question donc de ce serpent, le rêve de sa mère, que l'acte, je dirais d'une manière absolument automatique, engage Oreste donc dans son destin. Et je me demande si éclairer cette affaire-là de l'Orestie avec la question du temps logique ne nous permettrait pas d'avancer justement dans cette dimension topologique de ces enjeux.

Michèle Gastambide - Je vous remercie pour votre intervention, que j'aimerais bien pouvoir discuter avec vous pour que vous m'expliquiez exactement ce que c'est que ce temps logique et ce qu'il vient marquer là, parce que ce n'est pas dans mes compétences pour l'instant, mais je le note tout-à-fait.

Par rapport à cette question du rêve, nous étions à Namur pour présenter le livre avec Patrick Marchetti, qui est donc historien et anthropologue je pense, spécialiste des questions de la Grèce. Il m'a dit que ce rêve était pour lui central dans l'Orestie, parce qu'effectivement c'est à partir de ce moment-là que tout bascule vers la fin, vers l'institutionnalisation de la justice, l'histoire des deux lois, etc. Et en fait, en rentrant de cette soirée, je me suis dit : tiens mais si il est aussi central, est-ce qu'il figure au centre dans la tragédie. Eh bien ! à un vers près, il est au milieu des Choéphores, qui elles-mêmes sont au milieu de la tragédie. Donc je pense effectivement à y accorder une certaine importance.

M.J. - Voilà, donc tout semble se passer comme si Oreste à son insu trouvait un automatisme du côté d'un appui dans un certain type de logique à l'œuvre malgré lui, qui le dépasse.

Jean-Pierre Lebrun - Moi je ne sais pas si je l'entendrais comme ça. Je serais aussi partisan de rediscuter de cette affaire avec toi sur la question de la logique. Mais ce que je trouve très concret et très clinique dans ce moment que tu mets bien en évidence, c'est l'intérêt de repérer qu'un sujet a besoin que soit lu le manque de l'Autre d'un autre point de vue que du sien finalement. Il y a quelque chose d'une appréhension clinique très concrète de savoir que le thérapeute, l'analyste, a lu ou a pu entendre le manque que lui-même n'a fait qu'entre-lire. Là il y a une avancée qui lui permet de lire quelque chose. Quand même à un moment donné, ou on ne peut plus prendre appui sur une instance tierce, c'est quelque chose d'intéressant. Alors ça rejoint la question du temps logique. Ce n'est pas impossible, mais ça tu nous diras toi. Mais moi j'ai trouvé ça très intéressant d'entendre l'importance qu'il y avait de repérer le manque dans l'Autre auquel ce sujet a eu affaire, de telle sorte qu'il s'agit pour lui de ne pas lui laisser passer à côté de ce qu'il a quand même néanmoins perçu.